

DEUX FRÈRES

Je viens d'avoir 25 ans, je suis le second d'une fratrie de deux. Jean en a 28, il est à l'origine du mariage de nos parents. Mon père, homme responsable, a mis enceinte ma mère dès leur première relation. De toute façon, ils seraient sans doute restés ensemble, ces deux-là avaient l'air de s'aimer, disons que la faute a seulement précipité les choses. En tout cas pour ma mère Jean est celui qui lui a permis de devenir Madame D.

Avec lui, elle a toujours manifesté plus d'indulgence qu'avec moi, ce qui a généré chez Jean un complexe de supériorité dès qu'il a pointé le bout de son nez sur terre.

A l'inverse je pense avoir été, enfant, le chouchou de mon père, celui qu'il a désiré et programmé.

Notre jeunesse s'est déroulée de façon banale, moi collé à mon frère, mettant un point d'honneur à reproduire en mieux tous ses faits et gestes, entouré de parents aimants plutôt attentifs. Mon père surtout, un anxieux, toujours inquiet de notre santé, notre travail, nos fréquentations. Ma mère était de ces êtres qui savent balayer tout ce qui peut gêner, déranger, elle avançait droit devant, sûre d'elle et sûre de nous.

Côté scolarité, ils ont eu de la chance, nous avons traversé l'école primaire en tête de classe, ce qui semblait naturel pour ma mère, pas pour autant rassurant pour mon père qui mettait nos exploits sur le compte du quartier peut favorisé que nous habitions.

Mes grands-parents maternels vivaient à la campagne, ils nous accueillaient, mon frère et moi, à tour de rôle pour les vacances scolaires. Chez eux, j'ai pris goût aux promenades solitaires dans la nature, à la lecture, car il n'y avait rien d'autre à faire. Pour ma part j'appréciais ces vacances en l'absence de Jean qui me laissaient tout le loisir d'agir à ma guise, loin de son regard réprobateur. L'après-midi, lorsque mon grand-père n'était pas occupé, nous partions marcher sur les chemins ; il m'enseignait le nom des arbres, m'expliquait les floraisons, m'initiait aux insectes, il était autodidacte et disposait d'une mémoire phénoménale. Je ne me lassais pas de l'écouter, d'autant qu'il m'avait signifié que j'étais beaucoup plus réceptif que mon frère. Ces vacances simples me réjouissaient et, adolescent, je continuais à séjourner chez mes grands-parents pour le plaisir. Mon frère avait arrêté dès que nos parents lui en avaient laissé le choix.

Jean aimait à me rappeler sa force supérieure à la mienne ainsi que sa taille, j'étais le petit frère et avais plutôt intérêt à m'en souvenir.

Doté d'un léger embonpoint durant mon enfance, pas un jour ne passait sans que l'ironie de Jean s'exerce sur mon corps. La vie s'était organisée pour lui dans une bulle supérieure qu'il pensait éternelle. C'était sans compter sur les surprises que vous réserve l'adolescence. Mon corps s'élança brutalement, rattrapant puis dépassant la taille de mon frère médusé par une nouvelle donne qu'il n'avait pas envisagée. Je daterais la naissance de son agressivité verbale de cette période. Il s'était engagé dans un parti politique, c'était la mode, où il cultivait la rhétorique et la joute orale. Il avait bien tenté de la mettre à l'épreuve sur ma personne mais les idées qu'il défendait me laissant indifférent, il se retrouvait à monologuer, ce qui le décevait mais ne l'arrêtait pas.

Quant à moi, seule la littérature trouvait grâce à mes yeux, j'y excellais.

Nous vivions sous le même toit et partagions les mêmes géniteurs mais nos chemins avaient pris des directions éloignées. Nos parents, qui n'étaient pas sans constater les divergences qui s'accroissaient, firent poser une cloison divisant en deux la chambre que nous partagions depuis l'enfance. Le résultat s'apparentait à deux cagibis mais au moins chacun de nous y gagnait en liberté.

Mon frère était du soir et dormait peu, tandis que je m'effondrais à l'heure des poules et me levais aux aurores. Mon frère avait sa bande de copains militants, je me contentais de quelques relations partageant avec moi la sensibilité aux textes écrits. J'avais quelques copines que j'invitais sans complexe dans ma chambre minuscule, Jean ne semblait pas s'intéresser aux filles, seule la politique l'excitait. Ce qui ne l'empêchait pas de s'autoriser des remarques acerbes sur le physique de celles que je fréquentais.

Là encore, sur moi qui demeurait imperturbable, ses paroles glissaient ridiculement. J'avais hérité de l'imperméabilité de ma mère aux événements extérieurs, peu de choses m'atteignaient tandis que Jean développait une hypersensibilité. Un rien l'irritait et ses humeurs colériques avaient pour effet de clairsemer ses relations. Les prises de bec avec notre père étaient disproportionnées, le plus souvent sur des sujets politiques alors qu'ils partageaient des idées proches.

Je quittais souvent la table sans attendre le dessert, ma mère se réfugiait dans la cuisine, écoutait la radio tandis que les deux autres continuaient à s'invectiver. Ma mère s'interposait lorsque mon père ulcéré se mettait debout et repliait son bras faisant mine de lui administrer un

plat de main, ce qu'il n'aurait jamais osé faire. Les coups de balai du voisin faisaient redescendre la tension. Face à mon père, mon frère se sentait exister tandis que mon indifférence lui renvoyait un sentiment de médiocrité, j'en avais conscience et c'était ma terrible revanche.

Le bac en poche, Jean erra dans diverses disciplines, passant de l'histoire au droit puis à la sociologie, impossible pour lui de faire un choix, il finit par tout laisser tomber et se trouva un emploi de vendeur chez Gibert.

De mon côté, je traçais une ligne droite, études de lettres, agrégation à 23 ans et premier poste en Île-de-France. Je quittais l'appartement familial dans la foulée et prenais un studio à Paris. À ma grande surprise ma mère s'effondra en larmes le jour de mon maigre déménagement. Elle que rien n'ébranlait voyait dans mon départ l'effondrement d'un pan de son édifice, elle se raccrocha à Jean, continuant de lui mijoter ses plats favoris, allant jusqu'à passer l'aspirateur dans sa chambre, ce qui agaçait mon père et ravissait mon frère.

Je m'acquittais d'un dîner mensuel dans le cadre familial, c'était suffisant. Mes relations avec Jean étaient devenues inexistantes, ses moqueries sur mes capacités à courber l'échine et à me plier au jeu du capital glissaient comme l'eau sur les plumes d'un canard. Pour moi, au fil du temps, il était devenu transparent. C'était sans doute ma seule façon de ne pas me laisser détruire par une agressivité à mon égard de plus en plus violente.

Il obtint de mes parents de faire sauter la cloison de notre chambre, ce qui augmentait son espace et effaçait toute trace de mon passage au sein du foyer.

À 25 ans, mon frère réalisait son rêve, être fils unique. Son salaire de vendeur était son argent de poche et lui donnait un niveau de vie confortable mais déconnecté de la réalité. Mes parents s'étaient réjouis de ma réussite aux examens mais avec modération car, d'une part, ils ne mesuraient pas l'écart entre nos origines sociales et l'entre-soi de ces concours et, d'autre part, ils ne souhaitaient pas blesser mon frère. Mon père, plus conscient que ma mère, aurait souhaité qu'il quitte le foyer mais il savait que ses revenus l'auraient obligé à s'éloigner de leur domicile. De plus, il lui arrivait souvent de réveiller Jean qui, toujours insomniaque, ne réagissait pas forcément au réveil-matin. Alors si en plus il perdait son travail

Pour moi la vie était simple, j'avais réussi dans la voie que j'avais choisie et je m'y épanouissais. Jean n'était pas toujours présent lors de ma visite mensuelle, mon père en profitait pour me signifier son inquiétude le concernant. Il le trouvait de plus en plus irascible, il ne levait pas le petit doigt dans l'appartement. Il s'était fâché avec bon nombre de ses collègues militants et, selon mon père, négligeait son aspect extérieur. Notre mère semblait se satisfaire de sa seule

présence. Un soir mon père m'appela en pleurs, il était effondré, il n'en pouvait plus, il fallait que Jean s'en aille, il allait le mettre dehors. J'ai bien compris que ce message était un appel à l'aide, il aurait souhaité que je parle à mon frère, que je lui fasse comprendre qu'il devait partir.

J'analysais la situation et convins que ce n'était pas par lâcheté, mais que j'étais bien la dernière personne à pouvoir le persuader. Les rares fois où je le croisais, il ne pouvait que m'agresser, je savais qu'une seule réplique de ma part l'amènerait à en venir aux mains.

La situation était délicate mais, dans une certaine mesure, nos parents avaient une part de responsabilité qu'ils semblaient totalement occulter. Mon départ avait ébranlé le fragile édifice de notre construction familiale, mon frère ne m'avait plus sous les yeux pour focaliser sa haine. Sans le savoir je lui permettais de « tenir quelque chose » et mon départ généra un début d'effondrement de sa part.

À son travail, Jean eu des ennuis de type relationnel et se fit licencier. Dans un premier temps, sa colère le remobilisa, il se tourna vers les prud'hommes. Mais pour mes parents, il n'était plus question de le mettre à la rue. Il s'enferma dans sa chambre et refusa de chercher du travail. Le médecin de famille qui le connaissait depuis l'enfance le mit sous antidépresseurs ; en quelques semaines son état s'améliorera, il accepta de sortir à nouveau et tenta une recherche d'emploi.

L'état de mon père, dorénavant à la retraite, se dégradait. De mon côté je vivais en couple et attendais mon premier enfant.

15 ans plus tard

C'est un peu par hasard, lors d'un déménagement, que je suis tombé sur ces feuillets. Je me demande ce qui, à l'époque, m'avait amené à coucher sur le papier cet état des lieux. Sans doute était-ce une nécessité. La naissance de mon premier enfant a eu pour effet de me détourner un peu plus de ma famille d'origine, pour me consacrer à celle que je construisais. Relire ces quelques pages m'amène à me poser une question : qu'en est-il aujourd'hui, 15 ans plus tard, de ma relation avec Jean ?

Dire qu'elle est inexistante serait un raccourci, nous nous croisons chez nos parents quatre fois par an selon un rituel bien établi : Noël, l'anniversaire de mon père, celui de ma mère, celui de Jean. Il se trouve que les trois dates s'échelonnent tout au long de l'année. Je me suis opposé à cette tradition me concernant.

Je continue à honorer mes parents d'un repas mensuel où nous venons, moi, mes deux enfants et ma compagne. Cette dernière ne supportant pas l'attitude de Jean m'a ouvert les yeux d'une simple phrase : « je ne suis pas maso, les vacheries de ton frère il peut se les ressasser mais

jamais il ne mettra les pieds chez moi. Certes vous avez partagé le même utérus, mais cela s'arrête là ».

Par solidarité, et sans doute parce qu'elle a de l'affection pour mes parents, elle accepte toutefois de partager avec moi ces quatre repas annuels. Il faut bien constater que le temps passe et que rien ne change.

Jean vit avec Chantal depuis quelques années, elle parle peu et ne le contredit jamais, d'une certaine façon il a trouvé la femme qui lui convient, celle qui le supporte mais ne le fait pas évoluer. Il reste en guerre contre le monde entier mais surtout contre moi. Les repas que nous partageons se terminent de la même façon, sa colère monte crescendo et s'achève en quasi hurlement contre cette société de merde, et plus particulièrement moi qui l'incarne en m'y soumettant et en y trouvant mon compte. C'est alors que ma femme se lève suivie de nos enfants devenus des ados et s'éclipse en remerciant mes parents pour ce si bon repas. Mon père, un jour, a tenté de le faire taire, ma mère et moi avons dû intervenir pour éviter le conflit physique. Mon silence n'est pas une marque de faiblesse, ma famille a compris, c'est une force, la seule qui évite à mon frère de basculer dans l'irréversible.

Un jour sans doute, je n'accepterai plus cette situation, je tournerai définitivement la page. C'est probablement par affection pour mes parents que je continue à me plier à ce rituel, je sens qu'ils en ont besoin, ce mur de haine entre leurs deux fils est dur à supporter mais c'est encore ce mur qui tient l'édifice. Après eux il n'y aura plus rien, ils n'en sont pas dupes.

C'est mon père qui a fini par lui trouver un logement lorsqu'il a eu 30 ans, l'enjoignant de partir au grand désespoir de ma mère qui s'accommodait fort bien de la situation. Il avait trouvé un emploi de gardien de nuit dans une usine, une opportunité pour lui de gérer ses insomnies. Il passait ses nuits à lire et rentrait se coucher au petit matin. Sa vie sociale était plus que réduite mais au moins il se prenait en charge. Mon père le vivait comme un échec personnel, son aîné n'avait pas réussi à faire sa place dans la société et vivait à la marge, pour ma mère cela ne changeait rien, au contraire, elle avait établi avec lui une relation plus que privilégiée.

Chantal, sa compagne, est enseignante en maternelle, elle compense auprès des petits une stérilité qui la prive du droit de mater. Une situation difficile à vivre dans une société où la fécondité est sacrée, ce n'est pas ce qu'en pense Jean pour qui faire un enfant dans un tel contexte est une aberration. Chantal est attentive et l'enveloppe de toute sa tendresse mais ne l'aide pas à se responsabiliser. Ils se croisent le soir lorsqu'elle rentre du travail avant que lui ne prenne sa garde.

On aurait pu penser que cette nouvelle donne redistribuerait les rôles, ce ne fut pas le cas. Mon frère débordé par sa colère contre la société a fini par l'éloigner de tous ses amis.

Par chance j'ai un garçon et une fille, j'espère que la rivalité ne se manifesterait pas avec autant d'acuité entre eux, jusqu'à présent leur relation me semble satisfaisante.

Mon père par téléphone avait tenté de m'inclure dans sa réflexion :

- Tu te souviens, toi, quand ça a commencé ? Est-ce que j'étais plus sévère avec lui qu'avec toi ? Est-ce au contraire la trop grande indulgence de ta mère qui a eu cet effet ?

Ne me sentant pas concerné par ses interrogations, ni par la santé mentale de mon frère, je déclinai toute implication.

Dans la vie tout me souriait, j'avais écrit deux livres plutôt bien accueillis, mon travail ne me lassait pas, mon couple m'apportait satisfaction et mes enfants s'épanouissaient sans difficulté majeure. Mon père avait résumé ma vie : « toi, tout t'a toujours réussi ». J'estimais que c'était un peu facile de me dédouaner de toute implication dans le déroulement des choses et que je pilotais ma vie.

La place de second que j'occupais m'a permis, durant mon enfance, de considérer la vie comme un théâtre. J'observais mon frère gesticuler dans tous les sens et j'en tirais des conclusions. Cette débauche d'énergie me semblait absurde, voire ridicule, c'était exactement ce qu'il ne fallait pas faire. Je rassemblais mon potentiel, en rien supérieur à celui de Jean et le canalisais sur le petit édifice que j'avais élaboré. Mon frère en me tendant des obstacles à longueur de semaine m'avait appris que je ne pouvais compter que sur mes propres ressources. Je voulais me frayer le chemin de ma vie, lui renonçait à la sienne en désirant changer le monde ou peut-être n'avait-il jamais eu conscience qu'il avait une vie propre à dérouler.

Je joins ces quelques feuillets à ceux retrouvés, je décide de ranger le tout dans mon bureau dans un dossier intitulé : « histoire familiale ». Ces quelques pages m'ont suffi, j'ai d'autres écrits en attente qui me motivent davantage.

Sept ans plus tard

Je ressors le dossier. Mon père est décédé d'une crise cardiaque il y a quelques mois, il n'avait pas de problème de santé particulier.

Ma mère a accusé le coup mais sa soif de vie a vite pris le dessus. Il me semble qu'elle sort plus qu'avant : cinéma, restaurants, promenades. Il faut dire que la disparition de mon père a laissé une place vide que mon frère s'est empressé d'occuper. Il prétend sortir ma mère pour la

distraire, je pense qu'il y trouve son compte tout autant qu'elle. Avoir notre mère pour lui seul, c'est un fantasme d'enfant qu'il n'a jamais dépassé. Chantal aussi semble s'y retrouver. Depuis la mort de notre père, elle constate que Jean est plus détendu, moins colérique. Ils partent en week-end tous les trois, bien sûr c'est ma mère qui règle les factures. Ce qui m'agace un peu, c'est qu'elle est moins généreuse avec mes enfants mais après tout, ce ne sont pas mes affaires.

Le décès de mon père a apporté des modifications sérieuses dans les rencontres familiales. Ma mère ne se sent plus tenue d'organiser des repas d'anniversaire. Alors que mon père justifiait ces insoutenables rencontres par un : « ça fait tellement plaisir à ta mère », ma mère avait un autre point de vue : « ça lui faisait tellement plaisir. »

C'est donc elle qui vient chez nous pour le repas mensuel auxquels se joignent parfois, mais pas toujours, nos enfants étudiants. Pour ma femme il est hors de question d'inviter mon frère ce qui fait que nous ne nous voyons quasiment plus, ne me sentant pas le courage de l'affronter seul. La disparition de mon père a amélioré en partie les humeurs de mon frère qui a dépassé la cinquantaine. Était-ce vraiment mon père qui était à l'origine de ses perturbations ?

Lors des obsèques, Jean semblait totalement effondré, beaucoup plus que moi qui passe toujours pour un indifférent.

– Tu as vu ton frère dans quel état il est, n'avait pas manqué de me dire ma mère qui avait aussitôt ajouté : « toi ça a l'air d'aller ! » Je la regardais comme une étrangère, de quel droit s'autorisait-elle à me parler ainsi ?

Soudain une idée m'a traversé l'esprit : et si c'était elle qui, de façon machiavélique ou inconsciente, avait dressé mon frère contre moi ?

Je lui en voulus, le jour où j'enterrais mon père, que de pareilles idées puissent me traverser l'esprit. Si j'avais pu cerner le fonctionnement de mon père, son manque de confiance, sa fragilité, ses angoisses, en revanche ma mère restait, oserais-je dire, une étrangère.

La rapidité avec laquelle elle avait su rebondir après la brutale disparition de son époux me laissait perplexe. Ma femme résumait les choses : « ta mère, elle aime la vie par-dessus tout, elle doit se réjouir de n'être pas celle qui est partie la première, elle n'a pas de temps pour la mélancolie, elle veut jouir de la vie. Et d'une certaine façon, tu lui ressembles ».

Après la mort de mon père, je traversais une période d'insomnie, une nuit un souvenir me traversa l'esprit. Ma mère, qui avait arrêté de travailler à la naissance de mon frère, avait repris peu de temps après que je sois venu au monde. J'étais gardé par une nourrice tandis que Jean entraînait

en maternelle. En général c'est l'inverse, les femmes s'arrêtent plutôt pour le second, mais ma mère s'était justifiée en disant qu'à quatre sur un seul revenu, ce n'était plus possible. Or il fallait payer la nourrice, ma mère était peu qualifiée, je doute que ce choix ait eu un effet lucratif. Avait-elle envie d'un deuxième enfant ? Jamais cette idée ne m'avait effleuré l'esprit. C'est ensuite toute une série de questions qui m'ont envahi en cascade. Lorsque mon frère était gardé par nos grands-parents à la campagne, moi j'allais dans une sorte de garderie organisée par l'école, mais lorsque c'était mon tour de partir en province, que faisait mon frère ? Autant l'école lui plaisait, autant je me souviens qu'il avait horreur de la garderie. Je suis sûr qu'il n'y allait pas et j'eus une soudaine révélation. Ma mère travaillait en intérim et pouvait s'arrêter quand elle voulait, c'était donc une évidence, elle gardait mon frère.

Jean, de trois ans mon aîné, a très vite compris la différence de traitement entre nous deux. S'il s'en est réjoui, assurant un peu plus sa position de favori, il est fort possible qu'il en ait ressenti une grande culpabilité qui, trop envahissante, se serait transformée en colère à mon égard. Certes j'aimais la garderie autant que l'école, je n'aurais en aucun cas apprécié de me retrouver en tête-à-tête avec ma mère, mais cela mon frère ne pouvait pas le savoir. Il aurait préféré que j'exprime ma jalousie, que je trépigne de révolte devant la différence de traitement qui nous était allouée, au lieu de quoi, je manifestais une parfaite indifférence qui pouvait se traduire par « tu es un faible, je suis un fort. » Ma mère avait-elle aussi peu de psychologie pour penser qu'un tel écart d'attitude ne serait pas sans conséquences ?

Depuis le décès de mon père, Jean montre quelques attentions, il m'envoie une carte postale lorsqu'il part en vacances et parfois un SMS pour me conseiller un livre qu'il a aimé. Je n'apprécie pas cette attitude nouvelle que je ne comprends pas. La plupart du temps je ne prends pas la peine de répondre, il faut dire que ses SMS n'invitent pas au dialogue, ils sont plutôt tournés comme des injonctions : tu devrais lire... je te conseille... Je n'y décèle, en aucun cas, un changement d'attitude vis-à-vis de moi.

Déjeuner avec ma mère m'ennuie de plus en plus, je ressens une colère sourde vis-à-vis d'elle qui m'agace, car ce n'est plus de l'indifférence.

Pourquoi a-t-il fallu la disparition de mon père pour que ces questions surgissent ? J'aurais été plus à l'aise pour m'expliquer avec lui, comment a-t-il pu accepter pareil écart de traitement entre ses deux fils ? J'ai tenté de compter le nombre de jours qu'elle a passés avec lui à chaque vacance où il ne partait pas à la campagne et puis j'ai arrêté, c'était effrayant et cela pouvait expliquer leur grande complicité.

Je n'arrivais pas à aborder la question avec ma mère et cela me rongait. De toute façon je savais qu'elle ne me donnerait aucune explication satisfaisante et je craignais que ma réaction ne génère un clash irréversible. Je ne pouvais en parler à ma femme dont je connaissais par avance la réaction, un point de non-retour vis-à-vis de ma mère qu'elle aurait rangée dans la catégorie des femmes perverses manipulatrices.

Jusqu'à présent, j'étais maître de mon psychisme, il suffisait que je me pose face à ma table de travail et mon esprit était disponible pour s'approprier les contenus que je lui soumettais. La machine s'était enrayée, mon esprit s'évadait, il m'échappait. Je comprenais de l'intérieur tous ces gens qui se plaignaient de problèmes de concentration.

Moi qui ne croyais pas en un au-delà de la vie, je me rendais régulièrement sur la tombe de mon père et me surprénais à l'invectiver. Finalement, c'est à lui que j'en voulais le plus d'avoir laissé faire. En lui j'avais confiance. Un après-midi alors que je rentrais du cimetière, une voix intérieure s'est fait entendre : et si il n'en avait jamais rien su ?

C'était impossible, l'affaire revenait trop régulièrement, de plus ma mère ne pouvait lui dissimuler ses interruptions de travail, ses manque-à-gagner. J'aurais tant voulu que mon père ne soit pas complice. Je m'accordais une année de deuil pour que ma vie reprenne un cours normal. Mes rencontres avec ma mère s'étaient encore espacées.

Mes enfants, jeunes adultes, géraient les visites à leur grand-mère, c'était pour ma conscience une justification valable, dès lors partager avec elle deux heures à table une fois tous les deux mois me paraissait acceptable.

Ma mère n'était pas dupe et, dans son fonctionnement qui ne souffrait aucune inhibition, elle me dit : « tu aurais préféré que je parte la première... tu as toujours été plus proche de ton père... heureusement que ton frère est là pour s'occuper de moi ».

J'ai beau la connaître depuis près de 50 ans, son manque de refoulement me surprend toujours. Cette compétence à évacuer sans restriction la maintiendra longtemps en vie. On me disait lui ressembler pour ma capacité à ne pas m'encombrer des embûches extérieures, les choses ont bien changé.

Face à ces propos, je suis resté muet. Ma femme était dans la cuisine, ma mère n'aurait pas osé s'exprimer ainsi devant elle. Pourquoi n'ai-je pas profité de cette brèche pour m'expliquer : oui, je préférerais mon père et j'avais de bonnes raisons !

Au lieu de ça nous avons embrayé sur les difficultés de circulation dans Paris pour les bus, ma mère n'ayant plus la capacité de descendre dans le métro. Ce jour-là ma femme m'a glissé à l'oreille : « je trouve ta mère en pleine forme, le veuvage lui réussi. Toi par contre, tu es différent, la disparition de ton père t'a plus atteint que je ne l'aurais imaginé, mais ne t'inquiète pas, il faut bien un peu de temps pour faire son deuil. C'est toujours curieux l'effet d'une perte sur chacun, jamais vraiment prévisible. J'ai l'impression qu'une partie de toi tourne au ralenti, mais tout cela est normal. Je suis sûre que les choses sont très différentes pour ton frère. Il est enfin libéré de la chape d'angoisse que ton père faisait peser sur lui. »

– Ah bon, tu crois ça ?

– Oui, franchement, c'était lourd, comment aurais-tu pu être autorisé à t'épanouir quand ton père déversait sur toi toutes ses angoisses existentielles, ce qui n'excuse en rien le fait que Jean ait toujours été odieux avec toi. Ton père se comportait comme s'il se sentait coupable de quelque chose.

– On se sent toujours coupable de ne pas être à la hauteur vis-à-vis de ses enfants.

– Non, là je te parle d'avoir gravement failli à un moment donné et de se rendre compte que l'on ne peut plus revenir en arrière.

– Ça m'ennuie de t'en parler, mais avec la disparition de papa, c'est comme si un interdit avait lâché, des souvenirs remontent. Je t'expliquais que nous allions à la ferme des grands-parents à chaque vacance scolaire et lorsque c'était le tour de Jean, j'allais à la garderie puisque les deux parents travaillaient. Or Jean avait horreur de ça, je suis à peu près sûr que c'était ma mère qui le gardait quand j'étais à la campagne, je suis sûr qu'elle prenait une disponibilité pour lui. Ils ne m'ont jamais rien dit, c'était leur secret et papa était complice. Tu te rends compte de toutes ces heures que Jean et ma mère ont passées ensemble, juste tous les deux et quand mon tour venait, elle reprenait son travail comme si de rien n'était... et moi hop, à la garderie... D'accord j'aimais ça mais on ne m'a jamais donné le choix ! Qu'est-ce qu'ils faisaient tous les deux, toutes ces journées ?

– C'est donc cela qui t'es revenu et qui te tourmente ? Tu as raison, c'est inadmissible une telle différence entre deux frères, sans la moindre explication. Il faudrait que tu aies le courage d'aborder les choses avec ta mère, tu ne dois pas rester dans le non-dit et pour le coup, ton frère en a été victime autant que toi. Tu imagines la culpabilité qui en découle ? C'est peut-être aussi cela qui explique la culpabilité de ton père, il n'a pas su éviter les choses, il en a été complice tout en se rendant compte que c'était une mauvaise chose pour Jean. Il n'a pas su prendre sa place, tenir tête à ta mère, t'expliquer. C'est surtout pour Jean que ce secret est dévastateur, toi tu as toujours su. La mort de ton père te permet simplement de le stocker dans ta mémoire en

l'acceptant avec ses défaillances, c'est au contraire le signe d'une bonne santé psychique. Tu aimais ton père et tu le protégeais d'une explication mais tu as pu te construire. Ton frère aussi bien sûr, mais ça été beaucoup plus difficile pour lui.

– Pour ma mère c'est trop tard, elle ne changera pas.

– Rien ne t'empêche de lui dire que tu as toujours su, que tu n'as jamais été dupe de ses cachotteries, sans lui demander de s'expliquer. D'ailleurs, elle en serait bien incapable.

– Je ne sais pas si j'en aurai le courage, j'ai bien fait de t'en parler, je me sens mieux.

– Tu pourrais essayer d'aborder la question avec Jean, encore que je pense que ça ne changerait rien à vos relations.

– Je n'ai pas envie d'en faire une affaire d'État, c'est bien qu'on ait pu en parler, ça s'arrêtera là.

Ces discussions avec ma femme m'ont durablement soulagé, j'ai repris le cours de ma vie.

10 ans plus tard

Je ressors le dossier qui n'a jamais quitté sa place dans le tiroir de mon bureau. Ma mère est décédée il y a quelques mois, je n'ai jamais abordé avec elle le sujet qui me tourmentait.

Le jour de ses obsèques je me suis effondré, impossible de stopper le torrent de larmes qui me submergeait. Mon frère me regardait, sans comprendre. Il a tenté de poser une main sur mon épaule que j'ai brutalement repoussée, ma femme m'a dit plus tard « ton geste était violent, il l'a surpris ».

Après les obsèques, chacun est reparti de son côté. Quelques semaines plus tard j'ai reçu une courte lettre de Jean qui résumait les choses :

« Elle est décédée, je me sens enfin délié de notre secret, j'avais une dizaine d'années lorsqu'elle m'a fait jurer de ne jamais t'en parler. Puisque je supportais mal le centre aéré, elle a décidé de me donner du temps mais il ne fallait surtout pas que tu le saches, ça t'aurait fait de la peine et tu aurais été jaloux. Papa n'a jamais été d'accord, il y avait de violentes discussions entre eux en ton absence, il lui disait que cette attitude n'était pas digne d'une mère. Moi je n'en pouvais plus de leurs disputes, j'ai demandé à retourner à la garderie mais pour notre mère, il n'en était pas question, soit elle avait pris goût à nos tête-à-tête, soit elle voulait signifier à notre père qu'il ne déciderait jamais à sa place. Ces trois années ont été pour moi un calvaire, c'était de ta faute si j'étais tenu au secret. À chaque vacance où tu partais tout guilleret, moi j'avais un poids sur l'estomac, j'aurais voulu te crier que tout ça, c'était à cause de toi. D'autant que notre père, sans

doute pour compenser, te donnait toujours en exemple et marquait une nette préférence pour ta personne. Ça me soulage de te dire tout ça maintenant qu'elle n'est plus. »

Je lui ai répondu par un simple SMS : « J'ai toujours su ». Nous n'avons pas éprouvé ni l'un ni l'autre le besoin de nous revoir pour en parler de vive voix, nos relations n'ont pas été meilleures ni pires, nous avons partagé les mêmes parents et c'était à peu près tout.